Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Band: 17 (1980-1983)

Heft: 4

Buchbesprechung: Chronique bibliographique pour 1983

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE POUR 1983

Histoire générale

Généralités. — Le deuxième volume de l'*Encyclopédie de Genève* est intitulé **La campagne genevoise** (Genève, 1983, 222 p.), et consacré entièrement aux aspects, généralement bien peu connus à l'extérieur, de la vie des communes dites rurales (encore que plusieurs, par suite de l'explosion démographique des trois dernières décennies, aient passé au rang de «villes») dont on étudie l'habitat, l'organisation et les institutions; le vignoble, la sylviculture, l'agriculture y sont traités également avec bonheur, et on aura plaisir, là de nouveau, à admirer l'illustration de ce tome.

Histoire politique. — **Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses**: les deux derniers tomes ont tous deux paru au cours de l'année 1983 (Lausanne, t. II, 301 p. et t. III, 328 p.). Le volume II nous conduit de l'après-Marignan à la naissance de l'Etat fédéral de 1848; c'est dire si la matière en est abondante, et aussi à quel point il a fallu la condenser pour la réduire à la taille d'un tel livre. L'orientation bibliographique qui termine chaque chapitre n'en sera que plus précieuse à qui tiendra à ne pas se contenter d'un tel résumé. Pour avoir été moins soumis à pareille contrainte, puisqu'il n'avait à couvrir que la période de 1848 à nos jours, le troisième volume, et surtout son deuxième chapitre («Menace et repliement 1914-1945»), est aussi celui qui a le plus ému l'opinion, et notamment de nombreuses personnalités qui, à la différence de l'auteur dudit chapitre, avaient été les témoins directs et conscients de beaucoup des événements relatés. Ce n'est pas le rôle du *BHG* de porter un jugement définitif sur ce point controversé. Mais il sera bien permis de se demander ici quel crédit l'on peut faire à un historien qui, ayant à exposer les tensions politiques des années 1920 à 1935 environ et leur fatale polarisation, réussit à ne pas faire une seule allusion à l'une des causes les plus graves de la dissension entre certains partis de gauche et les partis dits nationaux, à savoir leur attitude respective devant le principe même de la défense nationale aussi longtemps que le danger ne venait pas de l'Allemagne nazie.

Institutions. — C'est un bien plaisant opuscule que Pierre Stoller, Sautier de la République, a intitulé **La première feuille du marronnier**; il en profite pour retracer l'histoire de la promenade de la Treille, et publie, pour la première fois si nous ne faisons erreur, la liste complète des observations faites, sur trois marronniers «officiels» successifs, de 1818 à 1983 (Genève, 1983, 16 p.).

Histoire économique. — Comme chacun ne le sait pas, c'est à Genève, vers la fin du XVIII[e] siècle, que Jacob Schweppe, Allemand d'origine, a entrepris la fabrication d'eaux minérales artificielles. Voulant célébrer dignement son deuxième centenaire, la fameuse firme, devenue anglaise, a chargé Douglas A. Simmons d'explorer ce passé; ses recherches approfondies et perspicaces ont abouti à la publication de **Schweppes, the first 200 years**, un livre de 160 pages solidement documenté et agréablement illustré, dont, à vrai dire, seule la première partie, soit jusqu'à la page 32, a trait à l'intéressante carrière de l'industriel qui a laissé son nom à la marque, et de ses premiers associés, qui furent les Genevois Nicolas Paul et Henri-Albert Gosse. Georges Bonnant a fait tirer à part sa contribution à *Geneva*, n.s., tome XXXI, 1983 (où elle occupe les pages 67 à 88) **«La librairie genevoise dans les Provinces-Unies et les Pays-Bas méridionaux jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle».** Il y a donc lieu de se référer au compte rendu relatif à cette revue. Un concert unanime d'éloges enthousiastes a salué l'apparition de **Boissonnas, une dynastie de photographes 1864-1983** (Genève, 1983, in-4, 223 p., ill.). On y trouve aussi bien des portraits de la société genevoise que des reportages, alors encore peu courants, dans la Grèce classique et l'Egypte; la beauté de certaines vues, après quatre-vingts ans, demeure inégalée; elles sont l'œuvre de très grands artistes. Quant au texte de Nicolas Bouvier, spirituel et chaleureux, il est digne en tous points de l'œuvre qu'il commente, et l'on ne saurait en faire un plus bel éloge. Heureuses les cités qui peuvent s'enorgueillir de pareils talents!

Histoire militaire. — Sous le titre **Der Schweizerische Generalstab — L'Etat-major général suisse,** le Centre d'histoire et de prospective militaires a fait paraître, dans sa série «Recherches de Sciences comparées», un important ouvrage en trois volumes sortis simultanément qu'il vaut la peine de décrire chacun pour son compte: le volume I se compose lui-même de deux parties; la première, due au col. EMG Viktor Hofer, retrace, en allemand, la «préhistoire» de l'Etat-major général, de l'antiquité à la chute de l'ancienne Confédération (p. 13 à 48); la deuxième, en français cette fois, rédigée par le col. EMG Georges Rapp, expose l'histoire de l'EMG de la République helvétique à la campagne contre le Sonderbund en 1847 (p. 49 à 253). Le volume II, tout entier de la plume du col. EMG Viktor Hofer, donne, sous le titre général «Die Zeit des Weiterausbaus», et le sous-titre plus explicite **«Entstehung und Entwicklung einer interdisziplinären Institution (1848-1874)»**, un historique de l'EMG sous le régime de la nouvelle Constitution (276 p.). Enfin, le volume III, qui ne sera sans doute pas le moins utile à quantité d'historiens, même voués plutôt à d'autres disciplines, et de généalogistes, et qui est dû au patient travail de Rudolf Jaun, contient 652 notices personnelles, résumant, en quelque 18 à 20 lignes chacune, la carrière d'autant d'officiers identifiés comme ayant été incorporés entre 1804 et 1874, à l'Etat-major général, ou aux Etats-majors du Quartier-Maître, du Génie ou de l'Artillerie (312 p.). Ces trois volumes sont illustrés de nombreuses

reproductions de documents et de portraits, et comportent des index alphabétiques et diverses tabelles statistiques.

En 1883, le bataillon de fusiliers 11, déjà fourni par Genève, prenait le numéro 13 pour être subordonné désormais à la II^e^ division, où il restera jusqu'en 1912. Réintégré alors à la I^re^ division, il est devenu en 1981 bataillon de carabiniers. C'est ce centenaire qu'a voulu célébrer ce corps de troupes genevois, et le major EMG Jean-François Chouet fut chargé, ainsi, de rédiger le texte de la plaquette **Bataillon 13, 1883-1983** (Genève, 1983, 48 p., ill.). On y trouvera, notamment, la liste de tous les commandants de bataillon et de compagnie durant ces cent ans.

Histoire des communes. — Plaquette rédigée par André Rodari et Eugène-Louis Dumont, éditée par le Conseil administratif, **Survol de Meyrin** (Genève, 1983, 61 p., ill.), présente aux résidents comme aux hôtes de passage les aspects si divers de cette commune, à vocation presque exclusivement agricole il y a un tiers de siècle à peine, et qui, avec une cité résidentielle, abrite maintenant quelque 20 000 habitants, ainsi qu'une installation de recherche scientifique aussi «futuriste» que le CERN, sans parler de l'aéroport intercontinental de Cointrin.

Raymond Zanone, utilisant tout ce qui a paru jusqu'ici sur le passé de sa commune, a composé un intéressant et vivant résumé de l'histoire de Carouge, de l'époque préhistorique à nos jours. **Cap sur l'histoire de Carouge**, Genève, 1983, 133 p., ill.

Histoire des familles et généalogie. — Sous le titre *De Tortorella à Genève. Les Lombardi de Naples et de Genève*, Alexandre Lombard avait déjà publié en 1884 une histoire de sa famille. Faisant paraître un siècle plus tard sa **Chronique de la famille Lombard de Tortorella** (hors commerce, chez l'auteur, in-8, 177 p., ill.) Augustin Lombard, après les nécessaires compléments généalogiques et biographiques, a voué son opuscule au genre narratif et l'a enrichi de notices diverses, le tout se lisant avec un extrême agrément.

Charles-P. Marie a publié dans la *Revue du Vieux-Genève*, n° 14, 1984 (p. 81-83) un article traitant de la **Descendance de Michel Roset, pater patriae**, considérée plus spécialement dans sa «Branche Briquet-Paris-Badollet», souche elle-même de nombreuses familles actuellement représentées parmi nous comme à l'étranger; il a complété ainsi la liste, trop sommaire, donnée par J.-A. Galiffe.

Roland Jayet a déposé aux Archives d'Etat sa «Chronique historique et généalogique de la famille Waridel de Prahins et Chanéaz», lieux où cette famille est attestée dès 1500 environ. Il s'agit essentiellement d'une table agnatique de quelque 30 pages dans laquelle les notices consacrées aux générations successives ne deviennent un peu complètes qu'à partir du XVIII^e^ siècle; elles mentionnent naturellement un grand nombre d'alliances. Le même auteur a donné, sous le titre «La famille Gargantini, de Carouge et Lugano», la liste des descendants agnatiques actuellement genevois de Francesco Domenico Gargantini, né en 1750 dans la région de Côme.

Sociétés et divers. — Des quelque 4000 mots cités par le *Nouveau glossaire genevois*, publié par Jean Humbert en 1852, Eugène-Louis Dumont, dans **Le dialecte genevois** (Genève, 1983, 155 p., photos de Roger d'Ivernois) s'est demandé combien survivaient aujourd'hui dans le langage populaire. Il a ainsi inventorié 693 «rescapés», et il a enrichi la liste qu'il en donne et les commentaires d'Humbert de quelques notes personnelles.

Fondé, de même qu'une institution similaire à Paris, par la générosité d'Adolphe de Rothschild, qui voulait permettre à des malades de condition modeste de recevoir les soins qu'exigeait l'état de leurs yeux, l'**Hôpital Ophtalmique** (Genève, 1983, 114 p., ill.) méritait bien que, plus d'un siècle après sa fondation, Henri Vaucher, qui en fut le directeur durant de nombreuses années, en retraçât enfin l'histoire. Cet ouvrage, préfacé par Edouard de Rothschild, comporte en outre de précieuses listes de directeurs et de médecins qui se consacrèrent à cette noble mission.

Centenaire de l'Harmonie Nautique 1883-1983 est une belle plaquette publiée à l'occasion de cette commémoration, et où l'on apprendra avec amusement comment naquit cet ensemble, issu par scissiparité du Corps de Musique de Landwehr. Cet intéressant opuscule contient quantité de renseignements des plus utiles sur la riche histoire de l'Harmonie Nautique, ses dirigeants, son répertoire, et les concerts qu'elle a donnés tant ici qu'à l'étranger (Genève, 1983, 88 p.).

C'est sous la forme d'un numéro de journal qu'a été décrit le **50e anniversaire de la Cave du Mandement de Satigny 1933-1983**, douze grandes pages illustrées racontant aussi bien les débuts et l'existence de cette entreprise que les festivités qui ont marqué cette commémoration.

Soldats de plomb, une mince publication de 8 pages illustrées, rappelle l'exposition de figurines à laquelle le Crédit Suisse a accordé l'hospitalité de ses vitrines durant l'été de 1983. Alain Buholzer y évoque la mémoire d'illustres collectionneurs, et la société «Le Dernier Carré» signale son existence à d'éventuels amateurs.

Célébrant, elle aussi, son centenaire, la **Société de sauvetage de Bellevue-Genthod** a tenu à consacrer à son histoire quelques pages trop modestes.

Walter ZURBUCHEN

Arts, archéologie, topographie

A tout seigneur, tout honneur: la présente chronique se devait de commencer par le compte rendu du copieux ouvrage de Conrad-André Beerli **Rues Basses et Molard. Genève du XIIIe au XXe siècle**, Genève, 1983, 704 p. Comme l'indique le titre, ce livre embrasse les multiples aspects de la vie genevoise durant près de sept siècles; le «paysage de pierre» de la Basse Ville s'estompe souvent jusqu'à n'être plus que la toile de fond devant laquelle se meuvent, naissent et meurent les hommes. A travers le bâti et l'urbain, au-

delà des deux artères, des trois places — dont celle prépondérante du Molard — et des îlots de maisons, l'auteur est en quête de l'humain. Prolixe, généreux dans son discours et sa pensée, accumulant documents et renseignements, refusant toute restriction de sa matière, il tente au contraire, en une vision résolument pluridisciplinaire, de saisir tout ce qui fait l'existence occasionnelle ou quotidienne, héroïque ou banale de la Genève du bas: multiplicité des approches sur plusieurs fronts, à plusieurs niveaux, confrontation de l'Histoire et des histoires avec l'architecture, le site, tout est bon pour essayer de restituer la complexité du vécu de ce lieu, complexité encore accrue par l'étendue chronologique et l'absence de toute limitation du sujet. Le discours se développe presque organiquement, de manière associative, riche en détours, en surprises, en apartés, déroutant parfois le lecteur habitué à davantage de linéarité. Toutefois la remarquable mise en page, l'alternance typographique qui met clairement en évidence le texte d'une part, les sources et documents abondamment inclus d'autre part, la qualité de l'illustration sont autant de fils conducteurs qui contribuent à la lisibilité de ce livre dense et touffu, surabondant parfois mais avec richesse. L'expérience de sociologue et les compétences humanistes d'historien dont fait preuve Conrad-André Beerli expliquent en grande partie cette vaste fresque sociale, cette «biographie d'un centre-ville» qui fait toute l'originalité d'une panoramique histoire de l'architecture — au sens large du terme — de la Basse Ville. Il faut savourer cet ouvrage à petites doses, par miettes, tant son contenu est substantiel.

D'une tout autre nature, mais intéressant également le lecteur curieux d'architecture genevoise, au passé et au présent, le livre du photographe Nicolas Crispini et du journaliste Jean-Claude Mayor, **Genève, passé et présent sous le même angle**, Genève, 1983, 143 p., est une mine de documentation iconographique. Toujours parlantes, souvent nostalgiques, les comparaisons photographiques sont agrémentées des commentaires de Jean-Claude Mayor, un connaisseur de Genève. Une soixantaine de vues genevoises anciennes (1860-1910) restituent l'image de la ville d'autrefois confrontée, de manière percutante souvent, aux vues récentes prises sous le même angle par Nicolas Crispini.

Plusieurs articles publiés sous les auspices de la Société d'histoire de l'art en Suisse sont à mentionner ici. Il s'agit tout d'abord de l'**Inventaire suisse d'architecture 1850-1920 (INSA)**, vol. 4, Zurich (Orell-Füssli), 1982, p. 250-403; Gilles Barbey, Armand Brulhart, Georg Germann et Jacques Gubler ont collaboré à la rédaction du chapitre sur Genève, qui marque un jalon dans l'histoire de l'architecture récente. A la suite d'une introduction qui campe le décor du développement historique et urbain genevois figure un inventaire topographique, présenté rue par rue (et par numéros) d'un choix de bâtiments de la ville de Genève. Pour chaque bâtiment choisi — on déplorera certaines absences —, une rubrique historique et descriptive assortie souvent d'une illustration. A la fois repère et point de départ, ce travail, qui présente les qualités et les manques inhérents au genre de l'inventaire, est une œuvre pionnière dont l'utilité servira les chercheurs à

venir. Charles Bonnet présente ses **Compléments pour la topographie chrétienne de Genève** dans le bulletin XXXIII (1982/1) de *Nos monuments d'art et d'histoire*, p. 63-67, tandis que dans le même numéro Gérard Deuber fait état des découvertes mises en évidence par l'étude archéologique fouillée de la plus ancienne maison de Genève, notamment à propos des têtes sculptées polychromes de la façade d'apparat, **La maison Tavel à Genève**, p. 68-73.

A ajouter la plaquette intitulée **Renaissance médiévale en Suisse romande 1815-1914**, Zurich, 1983, 64 p., servant de catalogue à une exposition itinérante sur le même sujet, réalisée par les étudiants du séminaire d'histoire de l'art de Lausanne sous la houlette des professeurs Enrico Castelnuovo et Georg Germann. Parmi plusieurs articles, il en est trois qui concernent aussi Genève: François Chanson, **L'éventail typologique de l'architecture néo-médiévale en Suisse romande au XIX^e siècle**, p. 5-11; Jacky Carel, **La délivrance de Bonivard: le prix de peinture d'histoire nationale à Genève en 1824**, p. 37-42; Georg Germann, **La sculpture néo-médiévale en Suisse romande**, p. 57-63.

Le dernier numéro annuel de *Genava*, n.s., tome XXXI, 1983, compte comme à l'ordinaire plusieurs contributions importantes. Tout d'abord de Livio Fornara, **Jacques Gentillâtre à Genève**, p. 53-62, qui lève une partie du voile épais qui recouvre encore l'histoire du génie civil et de l'architecture genevois au XVII^e siècle, en cernant le passage à Genève en 1611-1612 de l'architecte, maître maçon et ingénieur français. (A signaler du même auteur, dans la collection *De Architectura*, dirigée par André Chastel et Jean Guillaume, la rubrique **Genève** p. 43-44 et 157-159 dans *La maison de ville à la Renaissance*, Paris, 1983.) Jean M. Marquis, **Jean-Jacques Dériaz (1814-1890) peintre-décorateur genevois**, p. 121-140, redonne dans cette intéressante étude monographique une place méritée à Dériaz, qui joua un rôle non négligeable dans l'histoire de l'art locale, tout en entretenant des relations étroites avec les artistes milanais contemporains. Hans Boeck, **Jean-Louis Richter, peintre genevois sur émail (1766-1841); son mode de travail et le choix de ses motifs**, p. 101-119, nous révèle l'existence et l'œuvre d'un peintre sur émail de talent qui ne se contenta pas de reproduire des modèles, mais qui sut les adapter au mieux aux objets qu'il devait décorer. Enfin Renée Loche et Pierre Rosenberg, **Une transparence de Jean-Etienne Liotard au Musée des Beaux-Arts de Budapest**, p. 63-66.

Saint-Pierre. Cathédrale de Genève, Genève, 1983, 48 p., par Charles Bonnet, Olivier Fatio, Jean-Etienne Genequand, est un nouveau guide attrayant et richement illustré, édité par la Fondation des Clefs de Saint-Pierre, à l'usage des visiteurs. Il fait le point d'une manière simple sur les dernières découvertes historiques et archéologiques: l'absence d'une telle publication se faisait sentir. Marc-A. Barblan et Mauro Riva, **Bâtiment de l'usine genevoise de dégrossissage d'or (UGDO)**, Genève, 1982, 29 p., esquissent un double projet, qui n'a pas encore été mis à exécution: il s'agit, d'une part, de la création d'un musée de l'industrie, d'autre part, et à cette fin, de la récupération d'un ancien bâtiment industriel genevois. A signaler

encore **Le Château de Bellerive**, Genève, 1983, 15 p.; **Sergy, notice historique** par Philippe Telley, 1983, 15 p., dans *Visages de l'Ain*, nº 190, nov.-déc. 1983, 47 pages consacrées au Pays de Gex; enfin les plaquettes éditées par les Conservatoire et Jardin botaniques, **La terre de Pregny**, 1982, 12 p.; **Les Eaux-Vives/La Grange. Parcs de Genève**, Genève, 1983, 87 p.; et **Promenades dans la région de Jussy**, Genève, 1983, 63 p.

Leïla EL-WAKIL

Antiquité

Sous un titre qui est une dédicace à la divinité tutélaire de la «Genava» gallo-romaine, Jean-Louis Maier publie le premier catalogue exhaustif des inscriptions romaines de Genève et environs (**Genavae Augustae. Les inscriptions romaines de Genève. Hellas et Roma II**, Genève, 1983, 163 p.). Si les inscriptions romaines peuvent paraître des documents tristes et sans intérêt pour les non-initiés, elles se révèlent des témoins extrêmement précieux dès qu'on sait les faire parler: organisation politique et sociale de l'Empire romain et des cités qui en font partie, organisation de l'armée, vie économique ou aménagement du réseau routier nous sont connus en bonne partie grâce aux innombrables inscriptions découvertes un peu partout dans le monde romain. Pour l'histoire et la vie de «Genava» à l'époque gallo-romaine, ces documents sont d'autant plus importants que les textes littéraires font complètement défaut: c'est par les inscriptions que nous connaissons l'existence des bateliers du Léman, que nous pouvons suivre le processus de romanisation des familles gauloises ou encore avoir un aperçu des relations de «Genava» avec Vienne dont elle dépendait et avec Nyon. Il est donc très heureux que J.-L. Maier ait pris la peine de les publier et surtout de les éditer de manière à les rendre accessibles et compréhensibles aux profanes. Chacune est accompagnée d'une description de la pierre, d'une traduction et d'un bref commentaire. A cela s'ajoutent l'excellente présentation, les nombreuses photographies et les index qui font du livre de J.-L. Maier une approche aisée et particulièrement vivante des premiers siècles de l'histoire de Genève.

Adalberto GIOVANNINI

Moyen âge

Pour la troisième fois en sept ans, notre société a publié une thèse d'archéologie consacrée à Genève, celle de Béatrice Privati, concernant **La nécropole de Sézegnin (Avusy-Genève), IV^e^-VIII^e^ siècle** (Genève, 1983, 181 p.,

in-4). Venant après ceux de Charles Bonnet et de Daniel Paunier, ce travail permet de parfaire notre connaissance de la campagne genevoise au haut moyen âge, spécialement du point de vue du peuplement. Sans entrer dans trop de détails, il faut dire que l'essentiel de cet ouvrage est consacré au mobilier trouvé dans les sépultures et à la typologie des tombes. Un vaste inventaire de tous les cimetières ruraux du canton de Genève le complète. Mais il faut également signaler que, si la recherche concernant la nécropole est, à vues humaines, terminée, les travaux sur le site de Sézegnin sont loin d'être finis: une «unité agricole» est en cours de fouilles à côté du cimetière, habitation qui semble avoir été utilisée jusqu'au X^e siècle et par ailleurs, du matériel du haut Empire trouvé dans des déblais pourrait laisser croire à l'existence d'une *villa* romaine dans les environs. Nous aurons donc encore l'occasion de reparler de ce site étonnant et des belles recherches de Béatrice Privati. Il faut en outre mentionner que Christian Simon, parallèlement aux travaux archéologiques, a étudié dans une thèse de sciences intitulée **Nécropole de Sézegnin (Avusy, Genève), Nécropole de Thoiry (Ain, France), Etude anthropologique et paléodémographique** (*Archives suisses d'anthropologie générale*, t. 46, 1982, p. 77-174) les aspects de cette recherche qui échappent généralement à l'historien, mais dont l'intérêt est capital du point de vue de l'interprétation des résultats des fouilles.

Toujours dans le domaine de l'archéologie, Jacques Bujard a repris (dans *Nos monuments d'art et d'histoire*, XXXIV, 1893/3, p. 306-313) l'étude de **L'inscription de Gondebaud et la porte du Bourg de Four à Genève**. Il arrive à la conclusion que la fameuse inscription de Gondebaud ne concerne ni la porte, ni l'enceinte réduite, mais un monument qu'il pense être une église de notre ville. Quant à la porte, elle fut fortement remaniée au cours des siècles et l'image que nous transmettent les quelques dessins et gravures que nous en conservons n'est pas du tout celle de l'aspect original.

Autre type de source, le **Catalogue des manuscrits datés en Suisse en écriture latine du début du moyen âge jusqu'en 1550**, publié par Beat Matthias von Scarpatetti (Zurich, 1983, LIV+268 p. et un vol. de pl. de 334 p. in-4) recense les manuscrits datés ou «signés» de la bibliothèque de Cologny, soit la Fondation Bodmer, ainsi que des Archives d'Etat et de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Si les manuscrits de Cologny intéressent peu Genève, il n'en va pas de même de certains des deux autres dépôts. En outre, l'on aura garde d'oublier ceux des Archives cantonales vaudoises et de la Bibliothèque cantonale de Lausanne, répertoriés dans le même volume, et dont certains sont originaires de l'ancien diocèse de Genève.

Signalons enfin que Claude Lapaire a présenté, dans les *Musées de Genève* (237, juillet-août 1983, p. 17-21) la très belle exposition «de longue durée» que le Musée d'art et d'histoire a consacrée à **La vie quotidienne au XV^e siècle**, dans laquelle sont présentés les plus intéressants (et rares) restes du moyen âge genevois.

Jean-Etienne GENEQUAND

XVI^e siècle

Dans son article sur **Calvin pamphlétaire** (*Le Pamphlet en France au XVI^e siècle*, Collection de l'Ecole normale supérieure de jeunes filles, n° 25, Cahiers V. L. Saulnier, Paris, 1983, p. 9-22), Olivier Millet montre que le pamphlet ne constitue pas, dans l'œuvre du réformateur, un véritable genre littéraire, mais qu'il y est plutôt présent sous la forme d'un certain ton, visible dans des œuvres très diverses. Ce ton polémique relève tout droit de la conception calvinienne de la valeur opératoire de la parole humaine au service de la Parole de Dieu. C'est une arme au service de la vérité, qui doit inlassablement dénoncer les hypocrites, et, plus encore qu'aux adversaires, s'en prendre aux tendances fondamentales de la nature humaine. Autre instrument incisif au service de la foi, une traduction anglaise de la Bible est élaborée à Genève par les réfugiés fuyant le régime de Marie Tudor et publiée pour la première fois en 1557. Maurice Betteridge (**The bitter notes: The Geneva Bible and its annotations**, The Sixteenth Century Journal, vol. XIV, number one, spring 1983, p. 41 à 63) cherche à déterminer l'influence, peu connue, de cette Bible et de ses annotations, ainsi que ses rapports avec le développement du puritanisme. Il parvient à établir que, sans bénéficier jamais d'une reconnaissance officielle, la «Geneva Bible» devint la Bible de l'Angleterre élizabéthaine, et continua à exercer une grande influence au début du XVII^e, malgré l'opposition de Jacques II qui la jugeait subversive. Centre d'études et d'érudition, Genève accueille aussi, en 1561, l'helléniste François Portus. Dans notre revue, Manoussos Manoussakas établit la biographie du nouveau professeur de grec dans les années qui précèdent son installation à l'Académie (**L'aventure vénitienne de François Portus**, t. XVII, 3^e livraison, 1982, p. 299 à 314). Après vingt ans d'activité comme professeur et helléniste à Modène et Ferrare, ce partisan de la Réforme doit vivre clandestinement à Venise, avant de subir un procès d'Inquisition, dont les pièces sont conservées aux Archives d'Etat de Venise. Il finira par abjurer, sauvant ainsi sa tête et sa famille, mais ses choix sont désormais faits, et il rejoindra Genève en 1561. A la fin de la décennie, Portus est de ceux qui aideront à maintenir la fragile Académie, menacée par la peste au cours de l'année 1570, à laquelle est consacré le tome XI de la **Correspondance de Théodore de Bèze** (publiée par Alain Dufour, Claire Chimelli et Béatrice Nicollier, Genève, 1983, 371 p.). On y trouve l'écho de la guerre, puis de la paix en France, des manœuvres de l'ambassadeur Bellièvre en Suisse, et des dissensions internes des luthériens en Saxe. La controverse suscitée au Palatinat par l'établissement d'une discipline ecclésiastique de type genevois est l'occasion d'un échange de lettres entre Bèze et Gwalther, où l'on voit chacune des Eglises rester fermement sur ses positions, tout en admettant la spécificité de l'autre. On cherche avant tout à éviter une querelle doctrinale au sein du camp réformé, alors qu'il faut s'unir pour lutter à la fois contre les ubiquitaires et contre les antitrinitaires. Si les luttes continuent, les adversaires ne sont plus les mêmes à la fin du siècle, tel qu'il apparaît dans les **Registres de la Compagnie des Pasteurs** (t. VII, 1595-1599, publiés sous la

direction des Archives d'Etat par Gabrielle Cahier et Michel Grandjean, Genève, 1983, 404 p.). Les difficultés politiques et financières amorcent le repli sur elle-même de l'Académie, que les professeurs de valeur tels que Casaubon et Pacius quittent, faute de se voir offrir une rétribution suffisante. L'Eglise manque d'hommes, et lancinantes sont les demandes insatisfaites de pasteurs «pour résister aux prédicateurs catholiques». En effet, les progrès de la Contre-Réforme se font menaçants jusqu'aux portes de la ville. La Compagnie est sur la défensive face à la combativité de François de Sales et des capucins emmenés par le Père Chérubin ; elle alerte Berne, Bâle et Zurich, mais les pasteurs rechignent à la dispute, malgré l'appel vibrant du syndic de Thonon. L'un des aspects de cette guerre spirituelle menée contre les huguenots est étudié par Charles Mazouer sous le titre: **Théâtre et mission pendant la conquête du Chablais** (*La Revue Savoisienne*, 122e année, Annecy, 1982, p. 44-65). Des représentations théâtrales eurent en effet lieu à Annemasse et à Thonon en 1597 et 1598 à l'occasion des «Quarante Heures». Celles-ci étaient de solennelles célébrations, organisées en grande partie par les confréries, à la mémoire des quarantes heures passées par le Christ au tombeau. Leur faste glorifiait le culte catholique et défiait les protestants voisins, que l'on cherchait néanmoins à attirer par la curiosité. Si les textes de ces pièces sont perdus, on en connaît le thème, notamment un sacrifice d'Abraham rédigé par Louis de Sales, et où François ne dédaigna pas de tenir le rôle de Dieu le Père! Nous ne saurions pour autant oublier les questions qui se posent à propos de l'*Abraham sacrifiant* de Bèze. Dans quels modèles, dans quelles expériences personnelles puisa-t-il son inspiration? Ces questions trouvent leur réponse dans l'article de Sven Stelling-Michaud intitulé **La confession de Théodore de Bèze et la genèse de l'Abraham sacrifiant**, dans *Musées de Genève,* n° 234 (avril 1983), p. 12-17. Notons aussi le catalogue d'une collection d'ouvrages sortis des presses de la dynastie des Estienne: **The Estiennes, an annotated catalogue of 300 Highlights of their various Press**, New York, 1982, 284 p., publié par Fred Schreiber. Muni de belles reproductions, d'un index et d'une bibliographie l'ouvrage décrit, sans prétendre être exhaustif, 300 ouvrages sortis de la célèbre maison, ainsi qu'un certain nombre de livres publiés par les Estienne pour le compte d'autrui. Signalons enfin la brochure offerte à la famille Turrettini par l'Ente Provinciale per il Turismo, Lucca: **I Turrettini fra Lucca e Ginevra** et éditée par Gino Arrighi (35 p.). On y trouve, imprimés pour la première fois, tous les renseignements collectés au XVIIe siècle sur cette famille lucquoise par un érudit local, qui permettent de relier l'histoire de la branche genevoise à celle de ses ascendants et de ses collatéraux.

Béatrice NICOLLIER

XVIIe siècle

Dans *Musées de Genève*, n° 240 (novembre-décembre 1983), Sven Stelling-Michaud consacre quelques pages à **Grotius et les Genevois** (p. 20-

25): le grand théoricien du droit naturel avait eu dans sa jeunesse des contacts avec Théodore Diodati, Théodore Tronchin et Bénédict Turrettini, alors étudiants, et plus tard, pendant son exil à Paris, avec Jean Mestrezat, adversaire des Jésuites et Elie Diodati, «libertin érudit». Le dépouillement de sa correspondance permet à Sven Stelling-Michaud d'évoquer la substance de ces relations ainsi que l'attention avec laquelle Grotius suivait les manifestations de prophétisme à Genève.

Partant du constat que la postérité a fait d'Agrippa d'Aubigné «l'auteur d'un seul livre», les *Tragiques*, André Thierry se livre dans une volumineuse thèse soutenue à Paris en 1976 et éditée en 1982 à l'examen de l'*Histoire universelle* (**Agrippa d'Aubigné, auteur de l'Histoire universelle**; Lille, 1982, Presses universitaires de Lille, 750 p.). L'auteur annonce qu'il s'est limité à l'analyse de quatre points; à chacun correspond une partie du livre: «La naissance de l'œuvre et son élaboration», où l'auteur fait œuvre de biographe et d'historiographe; «Aubigné, témoin de son temps», où il replace Agrippa dans son contexte intellectuel, politique et religieux; «L'impartialité de l'*Histoire universelle* et ses limites»; et «L'artiste», où Thierry se livre à la critique historique et littéraire, linguistique même de l'œuvre qu'il a choisi d'étudier. Lucide sur les défauts de cette œuvre, l'auteur conclut néanmoins qu'Agrippa d'Aubigné «a donné à l'historiographie protestante son meilleur ouvrage» (p. 712-713).

Le livre d'André Thierry mérite un véritable compte rendu dépassant largement le cadre de cette simple notice dont le seul but est de signaler au public genevois sa parution. Contentons-nous d'affirmer que la bibliographie sur le gascon huguenot réfugié à Genève s'est ici enrichie d'un travail attrayant par son érudition et ses innombrables informations sur l'auteur de l'*Histoire universelle*, les jugements portés sur ses contemporains, et la langue dont il s'est servi.

Deux articles ont enrichi en 1983 l'histoire économique de Genève. Liliane Mottu-Weber démontre que la patiente accumulation d'informations isolées, éparpillées dans une multitude de sources (en l'occurrence des centaines de minutaires de notaires genevois, les archives hospitalières, séries financières et autres) peut déboucher sur des résultats impressionnants. L'étude des coûts de transport présente des obstacles souvent insurmontables — elle est pourtant indispensable à une analyse sérieuse des échanges et de la vie économique en général. Liliane Mottu-Weber parvient après ses dépouillements à la conclusion que Genève et les cités alpines au nord des Alpes ne possèdent, pendant la période étudiée, pas de grandes entreprises de transport. Par ailleurs, les pénuries de blé obligent souvent le gouvernement genevois de se fournir au loin et de confier des mandats à des marchands spécialisés. L'auteur analyse enfin de manière détaillée la structure des coûts de transport, met en évidence certains itinéraires, décompose le coût de certaines denrées essentielles telles que le blé et le sel, et publie deux cartes et plusieurs tableaux très riches en renseignements qui permettront de procéder à des comparaisons dans le temps et dans l'espace (**Contrats de voiture et**

comptes des blés et du sel, contribution à l'étude des coûts de transport (1550-1630), dans *Revue suisse d'histoire*, vol. 33 (1983), p. 269-296).

Anne-Marie Piuz revient sur un thème qui est l'une de ses grandes spécialités: les subsistances. Dans **Pouvoirs et subsistances à Genève, vers 1650-1750**, dans *Pouvoirs, ville et société en Europe 1650-1750*, actes du colloque de 1981 réunis par Georges Livet et Bernard Vogler, p. 337-345, elle analyse l'enjeu social et politique de la question du ravitaillement en blé et en vin d'une population urbaine particulière, le pourquoi et le comment des interventions (Chambre des Blés, du Vin, stockage et écoulement, fixation des prix et périodes de vente), et les réactions qu'elles suscitent.

Barbara ROTH-LOCHNER

XVIII^e siècle

En publiant **The Correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet** (Bern-Stuttgart-Vienna, Verlag Hans Huber, 1983, 1338 p., portr., fac-sim.) amputée seulement du début des *Mémoires autobiographiques de Bonnet* qu'elle contenait (Mémoires publiés par Raymond Savioz en 1948), Otto Sonntag réalise un projet que, deux siècles plus tôt, le «sage de Genthod» lui-même caressait, désireux qu'il était de rendre ainsi un dernier hommage à la mémoire de son correspondant décédé à la fin de l'année 1777. Alors, l'entreprise avorta, en particulier à cause de l'opposition d'un fils du défunt, lequel estimait sans doute que son père était «plus grand de loin que de près», pour reprendre un mot que celui-ci appliquait à Voltaire.

Dans cet ensemble de plus de neuf cents lettres échangées durant presque un quart de siècle (de 1754 à 1777), le lecteur d'aujourd'hui ne s'attachera guère à découvrir les petitesses du grand Bernois ou de son ami. En revanche, il suivra avec intérêt les réactions, exprimées sans fard, de deux observateurs et acteurs de premier plan des progrès de la science de leur temps; de deux gardiens aussi, souvent intolérants, parfois pathétiques, de la tradition en matière de religion comme de gouvernement.

Pour Charles Bonnet, le mal politique dont Genève est affligée à son époque résulte sans conteste de la séduction qu'exercent sur ses concitoyens les théories subversives de Rousseau. Avec **Démographie et politique: essai d'interprétation des révolutions de Genève** qui paraît dans les actes, réunis et publiés par Georges Livet et Bernard Vogler, d'un colloque organisé en 1981 par le C.N.R.S. sur le thème *Pouvoir, ville et société en Europe, 1650-1750* (Paris, 1983, p. 323-335), Alfred Perrenoud lui oppose en quelque sorte un démenti. Qu'importe le *Contrat social*!

Patrie d'élection d'innombrables migrants au cours de son histoire, la République ne concède pourtant qu'un statut subalterne à la plus grande partie de ces nouveaux venus. Elle ne cesse, d'autre part, de réserver à une minorité, parmi ses Bourgeois, l'exercice du pouvoir réel. En raison de cette

double exclusion, elle se condamne à connaître des crises politiques. Ce sera le cas lorsque les non-privilégiés constitueront, au XVIII[e] siècle, la majorité de la population. Cependant, le poids respectif des groupes en présence n'explique pas tout. Par cette étude, Perrenoud se propose de montrer quel fut, dans ces révolutions, le rôle des facteurs démographiques intrinsèques. Ainsi, l'esprit de revendication qui vient aux Natifs dès les années 1760 exprime la jeunesse de ce milieu autant que la conscience qu'il a de sa force numérique. Lorsqu'on observe la génération de leurs parents, on ne constate pas qu'on s'y soit marié précocement ou que l'on ait eu une fécondité maximale. En revanche, des conditions de vie sans doute meilleures que jadis permettent à un plus grand nombre d'enfants de ces couples de parvenir en âge de fonder eux-mêmes une famille. Au contraire des Natifs, les classes sociales privilégiées ne remplacent qu'avec peine la génération qui les a précédées; elles apparaissent de la sorte en procès de vieillissement. Cette situation ne provient pas tant de ce que, dans ce milieu, l'âge au mariage y est plus élevé qu'autrefois et la descendance volontairement limitée. La raison en est qu'on y compte une importante proportion de célibataires et que les individus adultes, plutôt que les adolescents, y ont bénéficié de l'allongement de la vie humaine.

Ce seul exemple suffit à montrer que les études de démographie différentielle, si elles n'épuisent pas le problème des causes des révolutions dont Genève fut le théâtre, l'enrichissent d'observations qu'il faudra prendre en compte.

Dès la révocation de l'Edit de Nantes, de nombreux protestants français payèrent leur attachement invincible à la foi de leurs ancêtres d'un séjour, fatal pour certains, sur les galères du roi, à Marseille. Leurs coreligionnaires de l'Europe entière s'efforcèrent de leur mieux d'adoucir le sort de ces malheureux; Bénédict Calandrini, professeur de théologie de notre Académie, fut un maillon précieux de cette chaîne internationale de solidarité. On promettait au roi des conversions; on ne lui offrait que des martyrs. On se sortit d'embarras en libérant, en 1713, une partie de ces forçats pour la foi; d'autres encore furent relâchés les années suivantes. Chassés du royaume, ils prirent naturellement le chemin de Genève où Michel Grandjean les retrouve. Avec **Des galériens à Genève (1713-1726)**, l'auteur de cet article paru dans la *Revue du Vieux Genève*, n° 14 (1984), p. 28-31, relate l'accueil empressé et généreux, orchestré par une commission mixte composée de pasteurs et de membres des Conseils, qu'on réserva ici à ces quelque trois cents réfugiés d'un genre très particulier. La République ne retint pourtant qu'une poignée d'entre eux. La plupart, après une halte réparatrice, gagnèrent des contrées moins exposées que Genève aux sautes d'humeur de leur ancien maître.

Près de deux mille pages couvertes d'une petite écriture serrée: telles se présentent **Les notes de lectures de Jean Caze** qu'a parcourues André Gür, lequel donne aux lecteurs de la *Revue du Vieux Genève*, n° 14 (1984), p. 32-38, quelques aperçus, souvent savoureux, de ce qu'elles contiennent. Descendant d'une famille distinguée du Second Refuge, Bourgeois de Genève depuis

1700, Jean Caze (1682-1751) ne semble guère s'être mêlé à la vie publique de sa patrie d'adoption. Une passion, dont un mariage conclu sur le tard parvient à peine à le détourner, domine son existence: la lecture. Avec un soin maniaque, ce liseur impénitent consigne pendant plus de vingt ans tout ce qu'il a lu. Ses comptes rendus journaliers retiennent l'attention par l'étendue des curiosités qu'ils dévoilent; mais, même lorsqu'ils sont agrémentés de réflexions d'un tour plus personnel, ils trahissent trop le clerc pour séduire.

Il n'est question ni d'érotisme, ni de perversion sexuelle, ni d'amour vénal dans l'étude que Myriam Egli consacre à **La paillardise à Genève dans la première moitié du XVIII^e siècle** (*Revue du Vieux Genève*, n° 14 (1984), p. 39-44), mais de femmes non mariées dont l'état intéressant dit clairement qu'elles ont été séduites. Et abandonnées?

Moins sensibles qu'on l'était au XVI^e siècle à l'aspect moral ou religieux de ce qui demeure cependant un délit, les juges sont en revanche plus attentifs aux conséquences sociales des grossesses illégitimes. S'il appert qu'un couple avait formé des projets de mariage et n'a fauté que par anticipation, l'indulgence de ces juges lui est acquise. Pour quarante-six couples inculpés, soit le quart de ceux que Myriam Egli a recensés dans les années 1730-1734, pour les enfants à naître de ces couples, les choses finiront par s'arranger. Mais pour les autres? Pour ces femmes, qui semblent avoir eu de la sexualité une expérience d'une qualité aussi médiocre que le sont, en général, leurs conditions matérielles d'existence, pour ces malheureuses que leurs séducteurs se sont empressés d'oublier en s'en allant souvent vivre sous d'autres cieux, pour les petits bâtards auxquels elles vont donner le jour, l'avenir apparaît bien sombre.

De ce numéro 14 (1984) de la *Revue du Vieux Genève*, d'excellente cuvée, signalons enfin l'article de David Hiller, **Le vin des Genevois au XVIII^e siècle. Vente et consommation** (p. 45-53). On y trouvera de précieuses indications au sujet des réseaux parallèles de distribution du vin que connut l'ancienne Genève. A la faveur d'un premier réseau, en principe exclusif de tout autre, que les autorités avaient placé sous leur contrôle, le vin produit par les vignes des Citoyens et Bourgeois était écoulé sans concurrence, jusqu'à épuisement des stocks, auprès des consommateurs. Réduits, en raison de moyens financiers modestes, à se procurer leur boisson quotidienne au détail, ces derniers s'irritaient de payer au prix fort un vin parfois de piètre qualité. Aussi cherchaient-ils à se soustraire de diverses manières, que David Hiller détaille, à cette violence faite à leur palais comme à leur bourse.

En divisant les quantités de vin entrées en ville au cours d'une année-récolte par le nombre des habitants, on a pu avancer que chaque Genevois disposait d'une ration moyenne d'un demi-litre environ de vin par jour, au XVI^e comme au XVIII^e siècle d'ailleurs. Mais, lorsqu'on sait combien le prix du vin au détail fluctuait au gré des bonnes ou des mauvaises récoltes, on appréciera l'effort qu'a fourni Hiller pour voir comment la réalité s'accordait avec cette donnée théorique. Considérant le salaire d'un ouvrier au XVIII^e siècle et la part que celui-ci pouvait raisonnablement consacrer à l'achat de vin, Hiller constate que «lorsque les prix s'emballent, [la ration des

pauvres] se réduit à peu de chose, mais [qu'] en années d'abondance, le vin réconfortant devient un luxe accessible».

Depuis des années, Georges Bonnant enquête sur les relations qu'ont entretenues les libraires et imprimeurs genevois avec leurs collègues d'Europe et d'au-delà des mers. Partout dans le monde, il dépiste aussi la présence d'impressions genevoises. La revue *Genava*, n.s., tome 31 (1983), p. 67-88, accueille le résultat de ses découvertes relatives à **La librairie genevoise dans les Provinces-Unies et les Pays-Bas méridionaux jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle**, ces territoires aux destins politiques et confessionnels bien distincts étant traités ici comme une entité.

En dépit des guerres, des restrictions imposées par la censure, les échanges de biens culturels entre ces pays et Genève furent constants et soutenus, principalement avec les Provinces-Unies. Editeurs hollandais et belges se placent au second rang parmi les fournisseurs des libraires genevois tant pour le livre latin que pour les ouvrages en français, après l'Allemagne dans le premier domaine et, naturellement, après la France dans le second.

De leur côté, les productions des presses genevoises sont bien présentes sur le marché néerlandais, d'où elles sont d'ailleurs en partie réexportées à destination d'une clientèle internationale. Les impressions du XVII[e] siècle surtout, les éditions latines plutôt qu'en langue vulgaire, les œuvres de théologiens protestants, les textes classiques, plus tard les traités de médecine, mais aussi les ouvrages de droit, de philosophie ou d'histoire figurent en bonne place dans les catalogues d'assortiments des libraires hollandais, sur les rayons des bibliothèques universitaires ou chez les particuliers dont les livres ont été inventoriés avant d'être vendus aux enchères.

Ces courants d'échanges, favorisés par les affinités d'ordre spirituel et politique qui existent notamment entre les populations genevoise et hollandaise, sont marqués aussi par les relations d'affaires qu'entretiennent les professionnels du livre, lesquels parfois font un usage concerté de fausses adresses typographiques ou publient des éditions partagées, parfois se livrent une petite guerre de contrefaçons.

Marc NEUENSCHWANDER

XIX[e] siècle: I. 1798-1846

L'ouvrage le plus important, sur cette période, **Genève protestante en 1831** (publication de la Faculté de théologie de l'Université de Genève, n° 6, Labor et Fides, Genève, 1983), constitue les *Actes*, édités par Olivier Fatio, du colloque des 12 et 13 juin 1981 commémorant les 150 ans de la fondation de la *Société évangélique de Genève* et de la parution, pendant peu de temps d'ailleurs, du *Protestant de Genève*. Il s'ouvre (p. 11-46) par une étude de Marc Vuilleumier: **Politique et société à Genève en 1831**. L'auteur, par des traits précis, tente de corriger le mythe qui fait de la Restauration, dans la

ville de Calvin, ses «vingt-sept années de bonheur». Ainsi, abordant le théâtre et le couperet pas toujours adroit de la censure, il montre le succès qu'obtiennent, même médiocres, des pièces évoquant l'actualité ou l'histoire récente. Le «progrès graduel» dont Jean-Jacques Rigaud, souvent Premier Syndic, se fait l'éclairé promoteur, précise la tendance politique majeure de l'époque, celle d'une sage évolution. On le voit bien autour de 1831 : attitude libérale du gouvernement à l'égard de la presse, adoption de l'élection directe des députés au Conseil représentatif, admission du public à ses séances, etc. Toutefois, cette adaptation progressive de la Constitution de 1814 aux mentalités nouvelles, encore trop lente au gré de beaucoup, ne supprime ni l'abstentionnisme, ni les difficultés d'intégration des «nouveaux Genevois» des communes réunies, ni la crise économique, ni, bien sûr, le paupérisme...

Bernard Reymond (p. 47-65), sous le titre **Les premières livraisons du *Protestant de Genève* et le contexte théologique et religieux de 1831**, passe en revue la presse réformée d'alors et définit la nature et la tendance, «néo-protestante» plutôt que libérale, du *Protestant*. Il regrette (p. 59) que les tenants du Réveil n'aient pas pris très au sérieux l'affirmation de leurs adversaires proclamant la Bible seule autorité en matière de foi. Est-ce étonnant? Les responsables du *Protestant*, tout en claironnant ce que M. Reymond appelle joliment leur «rousseauisme scripturaire», ne rejettent-ils pas un peu facilement telle ou telle doctrine (la prédestination par exemple) qu'on trouve dans l'Ecriture sainte, et non seulement dans les confessions de foi, qu'ils refusent? Le pasteur Louis Gaussen certainement le pense, lui qui pour ramener le peuple de Genève à l'Evangile redécouvert à la Réforme va se sentir appelé à fonder la *Société évangélique* avec huit de ses amis. Avec Cellérier père, son vénéré collègue, il estime que les textes élaborés au XVI[e] siècle pour définir la foi concordent pleinement avec l'enseignement de la Parole de Dieu. Le dialogue entre les deux points de vue, Gabriel Mützenberg le montre (**Louis Gaussen et les débuts de la *Société évangélique***, p. 67-89), ne va donc pas sans éclats: une Ecole de théologie rivale de la Faculté de l'Académie voit le jour, et Gaussen, déjà censuré par la Vénérable Compagnie, est destitué à la fin de 1831.

Captivante, et révélatrice, la contribution intitulée **Jean-Jacques-Caton Chenevière en 1831, au miroir de sa correspondance** (p. 91-121), est due à un descendant direct de la forte personnalité qu'elle met en lumière, Marc Chenevière. Ce dernier, en possession d'importantes archives familiales, et en particulier d'une correspondance encore largement inédite, donne de son ancêtre, pasteur et professeur extraordinairement actif, une image qu'il éclaire de traits nouveaux. On se plaît à y trouver, au-delà de ceux qu'on connaît au professeur de dogmatique, nets et acérés, ceux qu'inspire, exactement comme chez Gaussen (p. 109), une authentique charité chrétienne.

Le tableau très nuancé d'Olivier Fatio, **L'enseignement de la théologie à l'Académie de Genève en 1831** (p. 123-154), fait dans une certaine mesure comprendre la fondation d'une Ecole parallèle par la *Société évangélique*. Rien, en effet, dans la pensée des professeurs en place, en dépit de leurs

ambitions, qui soit réellement novateur, original, ou simplement vigoureux. J. J. C. Chenevière a beau avoir étudié les *Causes qui retardent chez les réformés les progrès de la théologie*, il en reste au supranaturalisme rationnel de Jean-Alphonse Turrettini vieux d'un bon siècle. Jacob Elisée Cellérier, homme du juste milieu en théologie, et qui fait appel au cœur en même temps qu'à la raison et qu'à la foi, envie aux «réveillés» leur piété et leur zèle. Quant à la Vénérable Compagnie, à l'heure où la loi la dépouillera, le 27 janvier 1834, de ses prérogatives en matière d'inspection scolaire, elle ne protestera pas. On ne l'avait d'ailleurs même pas consultée...

André Encrevé, dans son **Tableau du protestantisme réformé français vers 1831** (p. 155-171), suggère que la rupture entre libéraux et revivalistes, les uns et les autres en réaction contre certains aspects du XVIII^e siècle, et parfois sur la lancée de Schleiermacher, est moins radicale qu'il n'y paraît. On insiste sur l'expérience. On veut une religion du cœur. Le dogme passe à l'arrière-plan. On retrouverait ici Cellérier fils!

Pourtant le divorce existe. En France aussi. La contribution de Daniel Robert le montre: **Genève (la *Société évangélique* particulièrement) et la France** (p. 173-180). Car on ne peut la dissocier de Genève, ne serait-ce que pour la raison que nombre de ses pasteurs y ont étudié, qu'un Frédéric Monod y a même participé au premier Réveil, et que des revues, chez elle, les *Archives du Christianisme* notamment, et *Le Semeur*, suivent avec une attention extrême les événements qui s'y déroulent. La *Société évangélique de Genève* intéresse les protestants français. Ne va-t-elle pas leur envoyer (dès novembre 1831 déjà: p. 179) colporteurs, évangélistes, pasteurs? C'est une action qui débouche sur l'évangélisation de la France, et sur la fondation d'une *Société évangélique de France*. Jean Baubérot le précise: **La Société évangélique de Genève et la Société évangélique de France** (p. 181-195). Son pays, l'ignorance, l'analphabétisme et les superstitions romaines aidant, est terre de mission pour les messagers de l'Evangile. Dans cette perspective Genève, tout au long du XIX^e siècle, et même au-delà, remplira son rôle. Non sans que ses agents, selon les lieux et les moments, ne se voient parfois molestés, accusés, emprisonnés...

Une dernière étude, **La Genève religieuse de 1830 à 1835 vue de l'Ecosse et de l'Angleterre** (p. 197-209), permet à Alice Wemyss de faire souffler l'âpre vent du nord sur le Réveil genevois. On y retrouve l'esprit de synthèse de son *Histoire du Réveil* (Paris, Les Bergers et les Mages, 1978), mais aussi des jugements très «extérieurs», et par conséquent très discutables, sur Haldane, Malan, Gaussen. *Genève protestante en 1831* ne fait certes pas l'histoire du Réveil à Genève — elle reste à écrire —, mais jette sur le tableau qu'on en peut avoir aujourd'hui plus d'une touche dont il faudra tenir compte.

La communication de Pierre-Alain Friedli à la Société d'histoire, **L'Union protestante genevoise (1842-1847): une organisation de combat contre l'envahissement des catholiques**, publiée dans le *BHG* de 1982 (p. 315-371) éclaire de reflets singuliers une période de notre histoire que deux révolutions bouleversent. Rien d'étonnant si les familles religieuses, comme les groupes politiques, ont tendance à mesurer leurs forces, à compter leurs fidèles! Une

note, en page 315, avertit le lecteur que le texte qu'il va lire constitue une version abrégée d'un mémoire de licence présenté à la Faculté des lettres. J'ai eu la curiosité de le consulter. Or, j'ai dû constater que certains des allégements apportés à la première mouture ne vont pas sans alourdir le jugement qu'on est appelé à porter, à la lecture, sur le protestantisme. L'auteur, quand il aborde le cadre religieux et politique (p. 318), passablement élagué, note qu'il n'y a pas lieu, «ici, de s'y attarder». Pourquoi? N'est-il pas fâcheux, pour la compréhension des mentalités, d'omettre de dire que les protestants, que le gouvernement défend peu, voire pas du tout, ne sont protégés que par les lois genevoises, qu'il est sans cesse loisible de modifier, alors que les catholiques le sont par les traités internationaux de Vienne, de Paris, de Turin? De plus, ne peut-on pas ressentir comme tendancieuse, comme s'il n'y avait rien de semblable dans le catholicisme, la suppression des quelques passages mentionnant la *Société pour la propagation de la foi* fondée à Lyon en 1822 et établie à Genève deux ans avant l'*Union protestante*? C'est là, semble-t-il, orienter plus qu'il ne convient une démonstration qui par ailleurs, et dans ses conclusions, ne manque pas de pertinence. D'autant plus que telle ou telle remarque — ainsi le poids donné à la définition de la nationalité genevoise par James Fazy: la liberté démocratique, qu'il voit à l'œuvre à Genève au cours de 2000 ans d'histoire! (p. 341, n. 90), ou encore la charité de l'*Union protestante* envers les sinistrés de Cluses en 1844, taxée de constant alibi (trouverait-on l'équivalent, en faveur des protestants, dans la longue histoire de la *Société pour la propagation de la foi*? (p. 361) — insinue que le jugement porté sur un fait, ou sur un texte, n'est pas suffisamment éclairé par une critique avertie et soigneusement pesée. Il faut donc regretter que l'étude d'un thème presque inédit, et fort intéressant, bien qu'épineux, n'en donne pas, dans sa version publiée, une vue tout à fait satisfaisante.

Töpffer, Sismondi, M^me^ de Staël continuent, bon an mal an, de susciter l'intérêt des chercheurs. Sur le premier, dans le *Bulletin de la Société d'études töpfférienne*s, n° 12 (octobre 1983: **Le portefeuille de Rodolphe Töpffer**), Walter Zurbuchen (p. 3-6), maniant avec adresse le détail précis, significatif, démontre que l'écrivain, dont on sait la plume féconde, s'est aussi entendu à lui faire rapporter autre chose que des compliments ou des critiques. Les revenus qu'il en tire, joints à ceux que produisent, plus importants assurément, son pensionnat et son poste de professeur, lui procurent une aisance agréable. Le piquant, c'est que les fonds publics qu'il possède alors révèlent une participation massive, outre une modeste souscription à la *Société des Bergues*, de haute utilité genevoise, aux investissements étrangers dans les secteurs les plus dynamiques des technologies nouvelles: chemins de fer, mines de charbon, bateaux à vapeur, gaz... Nouveautés dangereuses qu'il a souvent opposées aux charmes de la nature et du voyage à pied! Mais comme il le note lui-même, le cerveau vaste ne s'embarrasse pas trop des contradictions qu'il fait cohabiter dans sa demeure...

Eclairante, dans *Swiss-French studies* (IV/1, p. 31-41), l'étude d'Eda Mezer Levitine: **Charles Baudelaire and Rodolphe Töpffer**. On lui adjoindrait volontiers le sous-titre «L'art et l'enfant». Les deux écrivains se rejoignent

pour dire que le beau n'est pas le vrai — sinon Daguerre, pensent-ils, serait le plus grand artiste — et que «le génie n'est que l'enfance nettement formulée». Dans ses *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, Töpffer relève, au chapitre XX («Où il est question de petits bonshommes»), que l'imitation et la conception créatrice se combinent déjà dans le tout premier degré de l'art, avec une fraîcheur qui se perd au temps des études («Où l'on voit pourquoi l'apprenti peintre est moins artiste que le gamin pas encore apprenti»), mais se retrouve avec la pleine maîtrise du signe... Baudelaire, ami de Théophile Gautier, qui défend Töpffer dans la *Revue des Deux Mondes*, a plus que probablement été influencé, dans sa conception de l'art, par les pénétrantes observations de l'auteur genevois.

Sismondi, dont le séjour italien a constitué une manière de retour aux sources, a inspiré outre-monts un ouvrage fouillé de Francesca Sofia: **Una biblioteca ginevrina del Settecento: i libri del giovane Sismondi** (Edizioni dell'Ateneo, s.p.a. Istituto di storia moderna, Università di Roma, Roma, 1983. 297 p.), et un article révélateur de Leo Neppi Modona: **Sismondi e la spedizione contro Algeri** (Extrait du vol. VIII des Annales de la Faculté des sciences politiques de l'Université de Cagliari, p. 333-345).

L'étude sur la bibliothèque des Sismondi, en grande partie rassemblée par le père de Jean-Charles-Léonard, Gédéon-François, pasteur à Bossey et grand amateur de botanique, révèle les intérêts de la bonne société genevoise de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les sciences y comptent 261 titres sur 714 (36%), les lettres 222 (30,7%), la théologie 120 (16,5%), la géographie et l'histoire 92, etc. Les livres de caractère strictement scientifique sont 131, dont 30 concernent les plantes. Les patriciens de la ville de Calvin, à cette époque, et même les pasteurs, se passionnent davantage pour l'observation de la nature que pour l'histoire des dogmes. La pensée religieuse, chez eux, s'applique avant tout à concilier les lumières de la raison avec la vérité de la révélation, et elle y réussit. A quel prix on ne le mesure pas toujours. Mais du moins leur christianisme est-il éclairé. Ils vivent dans un monde de progrès, de médiations heureuses. La révolution surprendra... L'auteur, on le voit, se livre à mainte réflexion sur le milieu genevois, sur l'évolution du siècle, et bien sûr sur celle du jeune Jean-Charles-Léonard au sein de sa famille. Les livres de ce dernier ne reflètent pas ce que seront ses objets d'étude préférés: l'agronomie d'abord, puis les sciences politiques. La connaissance pratique de l'agriculture qu'il acquerra en Toscane, pendant ses six ans d'exil, le portera à l'économie, puis à l'histoire. Surtout, son expérience italienne de l'ancien régime, du passage des Français, puis de la réaction, après la Terreur genevoise qui l'avait chassé, en parallèle avec ses *Recherches sur les constitutions des peuples libres*, lui feront mieux comprendre le prix de la liberté. L'ouvrage comporte, outre cette substantielle introduction, le catalogue complet de la bibliothèque (p. 119-287).

Etonnant, pense Leo Neppi Modona, l'article que publie Sismondi, en mai 1830, dans la *Revue encyclopédique* de Paris que dirige Marc-Antoine Jullien: **De l'expédition contre Alger**! L'historien vénéré qu'admire Michelet joue-t-il les prophètes? Il critique les opposants à l'aventure algérienne au

nom d'une connaissance du pays qu'il semble ne pas avoir, lui prêtant une fertilité supérieure à celle de l'Espagne et une abondance d'eau. Voit-il à l'entreprise des avantages politiques? La France, à ses yeux, est la seule grande puissance européenne qui se trouve à l'étroit. De plus, la flotte britannique, la conquête faite, naviguerait en Méditerranée occidentale, entre deux rives ennemies... De telles raisons, à vrai dire, laissent rêveur. D'autant plus qu'une expédition militaire se voit bien rarement endiguée par la modération ou quelque souci d'humanité... Etonnant, oui!

En italien encore, bien que le titre soit bilingue, d'Anna Maria Scaiola (*Micromégas* IX, 1-2, 1982, p. 277-285): **Je suis curieuse de l'Italie. Sulla fortuna, oggi, di M^me^ de Staël.** Le «tourbillon en jupons» (Maurois) qu'est la souveraine de Coppet a eu pour la péninsule quelque amitié que celle-ci — cet article nous en convainc — continue de lui rendre. *Corinne* garde son prestige. Roman et guide touristique à la fois, qui doit beaucoup à Sismondi, n'a-t-il pas contribué, relève l'auteur, à former une conscience nationale italienne? Il y a plus d'idées que l'on croit chez la résistante à Napoléon qui défend le libéralisme dans ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* et médite en 1796, grande inconstante, en écrivant *De l'influence des passions sur le bonheur* (traduit en italien en 1981)!

On retrouve le livre, et le cadre plus restreint de notre cité, avec l'exposé de Jean-Charles Giroud (*Musées de Genève*, 239, octobre 1983, p. 8-13): **La naissance de la Bibliothèque circulante de Genève.** Cette utile institution, à l'origine des Bibliothèques municipales, se crée autour de 1840 sur l'insistance, notamment, du futur conseiller d'Etat Antoine Carteret. Un besoin d'information, de culture, et de saines distractions, dans une population de plus en plus mélangée, rejoint alors le dessein d'un régime qui doit désormais compter, avec le suffrage universel, sur la capacité politique de tous. Il s'agit par conséquent, les cabinets de lecture privés fondés à la fin du XVIII^e^ siècle, trop souvent fournisseurs de mauvaises lectures, et bien sûr payants, ne répondant pas aux vœux de la classe modeste, pas plus, pour beaucoup, les catholiques devenant de plus en plus nombreux, que les bibliothèques paroissiales, d'ouvrir à tous la partie la plus accessible au citoyen moyen de la Bibliothèque publique. C'est ce qui sera fait au fil des ans sous l'autorité attentive de la Ville, lentement, mais sûrement.

Gabriel MÜTZENBERG

XIX^e^ siècle: II. 1846-1914

Henri-Frédéric Amiel, Journal intime. Ed. intégrale sous la direction de Bernard Gagnebin et Philippe M. Monnier. Tome V: Mai 1863-octobre 1865. Texte établi et annoté par Philippe M. Monnier et Anne Cottier-Duperrex. Lausanne, 1983, 1321 p.

Bulletin de la Société Henry Dunant, n° 8, 1983.

Ceri CROSSLEY, **"The aesthetic thought of Adolphe Pictet"**, dans *Swiss-French studies*, IV/1, mai 1983, p. 42-51.

Emanuela DA LAN [*et al.*], **Suisse mon beau village, l'Exposition nationale de 1896 à Genève**. Genève, 1983 (Ecole de bibliothécaires).

Christiane DETRAZ, **«Suisse mon beau village»**, dans *Musées de Genève*, n° 240, nov.-déc. 1983, p. 14-19.

Ferdinand Hodler, 1853-1918, Musée du Petit Palais, 11 mai-24 juillet 1983, catalogue préparé par Jura Brüschweiler et Guido Magnaguano. Paris, 1983.

Ferdinand Hodler, Nationalgalerie Berlin, 2. März-24. April 1983, catalogue préparé par Jura Brüschweiler et Guido Magnaguano. Zurich, 1983.

Introduction aux archives des autorisations de construire (1848-1925). Genève, Département des travaux publics, 1983, 89 p.

André MEYER et Heinz HORAT, **Les Bourbakis en Suisse et le grand panorama de Lucerne.** Lausanne, 1983, 113 p.

Jean ROUSSET, **«A quoi sert le journal intime? L'exemple d'Amiel»**, dans *Studi di cultura francese ed europea in onore di Lorenza Maranini.* Fasano, Schena, 1983, p. 399-406.

Suisse, mon beau village — Regard sur l'exposition nationale de 1896, ... exposition présentée à Conches..., Genève, 1983, 89 p.

XX^e siècle

Nous sommes coutumier, dans cette chronique, des écrits de commémoration et de circonstance, mais la gerbe des publications issues à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ernest Ansermet est impressionnante. Nous n'avons nullement l'ambition de donner ici un aperçu critique de tout ce qui a été publié dans le cadre des manifestations à la mémoire du grand chef d'orchestre suisse romand. Nous nous limiterons à rendre compte des publications qui sont autant de contributions à la connaissance d'un homme qu'à l'histoire de l'expression musicale, des concerts et des orchestres dans la région lémanique tant la carrière du grand maître s'inscrit dans ce paysage, même si son talent l'a fait connaître bien au-delà de cet espace.

A part la biographie que nous donne François Hudry, **Ernest Ansermet, pionnier de la musique**, Lausanne, L'Aire musicale, 1983, 222 p., les publications sont soit des monographies sur l'un ou l'autre aspect de la personne et de l'œuvre d'Ansermet, soit des témoignages ou des extraits de sa correspondance. Adoptant le récit biographique traditionnel, Hudry parcourt à la fois la vie de l'homme et son œuvre dans leur déroulement chronologique. Ouvrage de repères utiles à la connaissance de la vie bien remplie et de l'œuvre admirable du fondateur de l'Orchestre de la Suisse

romande, récit tout imprégné, il est vrai, des sentiments d'admiration de l'auteur séduit par l'œuvre du grand maître, sans avoir eu le privilège de le connaître. L'ouvrage est enrichi de reproductions de photographies, dessins et caricatures de l'époque et d'un chapitre sur l'histoire de la discographie qui se veut complète des enregistrements d'Ansermet. Dans **Ernest Ansermet, mon père**, Lausanne, Payot/Van de Velde, 1983, 192 p., Anne Ansermet, sa fille, se propose de nous livrer «un Ernest Ansermet quotidien». Certes, il est difficile d'échapper à des redites de choses déjà écrites et réécrites par maints auteurs quand on consacre un livre à une vie et qu'on prétend uniquement y ajouter un témoignage personnel et une interprétation toute filiale. Les descriptions du milieu familial fournissent de précieuses indications sur le monde des valeurs et le comportement d'Ansermet, sur tout ce petit monde musical, artistique et littéraire qui s'agitait sur les rives du Léman, de Genève à Montreux, où de jeunes musiciens comme Ansermet se retrouvaient naturellement avec des Stravinski et des Ravel. On découvre aussi que ce qui rendra Ansermet célèbre, ce qui sera finalement sa voie, celle de chef d'orchestre symphonique, il ne s'y adonnait au début «que comme tremplin pécuniaire» qui lui permettrait de se consacrer à une carrière de composition musicale (p. 22) dans laquelle il pourrait exprimer totalement ses idéaux. C'est bien la création de l'OSR en 1918 qui arrête ses élans de compositeur et personne ne pourra jamais dire si le compositeur Ansermet aurait atteint la célébrité que lui vaudra le chef d'orchestre? C'est en tout cas aux événements rattachés à ses activités de chef d'orchestre des Ballets russes, puis de l'OSR, entrecoupées de séjours en montagne, qu'Anne Ansermet dédie l'essentiel de son récit. Plus directes sont les remarques à propos de l'initiation à la vie genevoise d'une petite Vaudoise et sur l'atmosphère qui régnait à Genève au début des années vingt telle qu'elle était perçue par l'enfant Anne Ansermet; sans fard non plus, les indications sur les démêlés au sein de la famille du chef d'orchestre! Le livre d'Anne Ansermet aide à mieux saisir l'homme Ansermet, à la fois passionné de musique, d'orchestration, de philosophie et de la vie tout court. C'est là que réside l'intérêt de ce témoignage judicieusement complété d'un «Album de famille» conçu et légendé par André Kuenzi. C'est à l'œuvre d'interprétation du chef d'orchestre qui a contribué, d'une façon exceptionnelle, à rendre accessibles des œuvres nouvelles de compositeurs contemporains que Numa F. Tetaz consacre son étude dans **Ernest Ansermet, interprète** (Lausanne, Payot/Van de Velde, 1983, 149 p.). C'est **La pensée d'Ernest Ansermet**, Lausanne, Payot/Van de Velde, 1983, 111 p., que Jean-Claude Piguet analyse dans son étude; il relève les cinq sources de la pensée du maître, soit le romantisme qu'on a tendance à négliger, les mathématiques dont certains auteurs ont exagéré l'importance chez Ansermet, l'histoire, la philosophie et la musique. La pluralité de cette pensée est la caractéristique de l'homme de culture qu'a été Ansermet. «Or, dans une conscience culturelle, les choses réelles dont s'occupent les diverses disciplines de l'esprit comptent toujours pour plus que ces disciplines mêmes et leurs méthodes plus ou moins strictes» (p. 10). Puisant tour à tour à plusieurs sources, le maître Ansermet ne s'est voulu ni penseur de la musique,

ni philosophe d'une culture, mais messager du grand mystère qu'est la musique.

Pour découvrir d'autres moments de la vie et des activités d'Ansermet, on se reportera encore aux publications de sa correspondance. Dans la *Revue historique vaudoise*, XCI (1983), p. 119-172, ont été publiées les **Lettres d'Ernest Ansermet à Francisco de Lacerda** établies et annotées par Jacques Burdet; ces lettres écrites entre 1905 et 1918 fournissent quelques indications sur les relations entre le jeune Ansermet et son prédécesseur à la tête de l'orchestre du Kursaal de Montreux. Dans le même cahier, p. 173-187, sous le titre: **Ernest Ansermet. L'aube d'une glorieuse carrière. Clarens et Les Diablerets**, on lit l'évocation par un cousin germain de M^me^ Ansermet, G. A. Rosset, de souvenirs aimables autour de la vie des Ansermet à Clarens, sur l'atmosphère musicale et littéraire de la demeure du village montreusien et sur les concerts donnés au Kursaal à l'intention des hôtes venus à Montreux pour y passer l'été ou encore pour les exilés établis pour une certaine durée, image du Montreux d'avant 1914, et de souvenirs rattachés à la retraite d'Ansermet aux Diablerets avant sa première tournée en Amérique du Nord et aux rencontres avec Stravinski, Gide et Ravel.

Signalons encore à propos du centenaire, le **Catalogue de l'œuvre** publié sous la direction de Jean-Louis Mattey (Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1983, 289 p.). Cet inventaire de l'œuvre écrite d'Ansermet recense:

1. les textes signés E. A. parus dans les programmes de l'OSR, 1918-1968 et dans divers autres programmes;
2. des articles, préfaces et textes d'E. A. (à l'exception des œuvres écrites majeures que l'on ne retrouve curieusement qu'en fin de catalogue sous le titre «Références bibliographiques»);
3. des articles et textes sur E. A.;
4. un inventaire du Fonds E. A. conservé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne et de quelques pièces conservées à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève;
5. la correspondance adressée à E. A. conservée dans les deux bibliothèques mentionnées ci-dessus;
6. les lettres d'E. A. conservées dans les bibliothèques mentionnées ci-dessus;
7. les œuvres musicales et les orchestrations d'E. A.

Le catalogue est complété d'une discographie établie par François Hudry qui se veut définitive, d'une note à propos du fonds iconographie E. A., d'une collection des programmes de l'OSR et des programmes divers. Mentionnons encore le catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du centenaire: **Ernest Ansermet 1883-1983**, préparé par l'Association Ernest Ansermet. Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1983, bel hommage au célèbre chef d'orchestre. Enfin, le chercheur pourra encore se référer au travail de diplôme de l'Ecole de bibliothécaires de Genève, présenté

par Oriane Demierre, **Ernest Ansermet. Recherche et mise en forme de données bio-bibliographiques**, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1982, 130 fol., photographies.

Autre célébration, autre catalogue, celui consacré à l'**Exposition du Centenaire: Charles-Albert Cingria 1883-1954**, Berne, Bibliothèque nationale, 1983, 85 p. Des textes de Pierre-Olivier Walzer, de Jacques Chessex introduisent cette plaquette qui reproduit les légendes des documents exposés et quelques-uns des documents eux-mêmes présentés dans le cadre de l'exposition mise sur pied, sous l'experte direction du commissaire à l'exposition, Marius Michaud, dans les locaux de la Bibliothèque nationale à Berne, de février à avril 1983.

C'est à découvrir l'origine et le développement d'une entreprise originale et de plus en plus populaire à Genève que nous convie Thierry Vernet dans son ouvrage: **Marcelle Moynier. Les marionnettes de Genève**, édité par la Fondation des marionnettes de Genève, 1983, 121 p. Après quelques références à l'arbre généalogique de la famille Moynier, agrémenté d'un petit album familial, l'auteur reconstitue l'itinéraire artistique et musical de la fondatrice des marionnettes. On y découvre le caractère original, exigeant et discipliné de cette fille de «bonne famille» qui se lance corps et âme dans une aventure artistique, tout en se pliant à la volonté de ses parents. Pendant la Première Guerre mondiale, elle organise des spectacles de théâtre au profit d'œuvres charitables. Un théâtre d'enfants est mis sur pied qui interprète des contes populaires, des fables, des pièces religieuses. En 1929, elle découvre des marionnettes et en quelque sorte sa vocation déjà fortement engagée vers le spectacle des enfants. Le théâtre de marionnettes coûte cher; M. Moynier y consacrera sa fortune avant que la Ville et l'Etat en fassent une institution publique. Au-delà des péripéties liées à cette magnifique entreprise, c'est toute une page assez intime du spectacle à Genève durant l'entre-deux-guerres que nous conte l'auteur. Un répertoire des spectacles de marionnettes donnés de 1930 à 1983 est reproduit en annexe.

Nous passons à une autre expression artistique avec le bel ouvrage en deux tomes que consacre l'historienne d'art Valentina Anker à **Robert Hainard. Les Estampes**, tome I, 1924-1956, tome II, 1957-1983, Hauterive, Editions Xylon, 1982-1983. Il s'agit d'une étude de base aussi bien de l'homme que de l'œuvre de cet artiste genevois qui est à la fois graveur, sculpteur, peintre, naturaliste et philosophe. Il occupe en tant que peintre animalier et inventeur d'une nouvelle technique de la gravure une place remarquable parmi les artistes et créateurs suisses. Sculpteur sur bois, il est resté fidèle à la figuration, note l'auteur, alors que presque tous autour de lui donnaient dans l'abstrait; il a développé sa propre méthode d'estampe, compromis entre son goût de la sculpture sur bois et son amour pour les couleurs du monde. «Graver, tailler, vivre le réel, le façonner par sa connaissance, en faire connaissance, rester homme dans la nature sauvage, communier avec elle tout en gardant intègres sa différence et son altérité. Voilà Robert Hainard» (tome I, p. 18). Pour rendre compte de l'œuvre inspirée par une philosophie de la vie ou/et de la nature, V. Anker a repro-

duit dans le tome II des extraits de textes écrits par R. Hainard révélant à la fois le poète, le philosophe et le théoricien de l'art. Un catalogue raisonné expose 737 estampes — pratiquement toute l'œuvre — réparties dans l'ordre chronologique entre le tome I et le tome II. Une notice biographique complète ce premier tome tandis que dans le deuxième tome une bibliographie (peut-être exhaustive tant elle est abondante?) des ouvrages illustrés de gravures sur bois originales, des illustrations, des livres et des articles publiés par R. Hainard et des livres et des articles écrits sur l'artiste ainsi qu'une liste des films sur lui.

On ne quitte pas les choses de l'esprit et de l'art, mais on les aborde dans leur dimension religieuse et théologique avec Pierre-Marie Emonet (O.P.), **Le cardinal Journet. Portrait intérieur**, Chambray, C.L.D., 1983, 185 p. Ami et héritier spirituel du cardinal Journet, le Père Emonet tente de pénétrer dans le secret de sa personnalité où se confondent l'œuvre et l'homme. Vicaire à Carouge dès le lendemain de son ordination sacerdotale, en juillet 1917, l'abbé Journet mène de front son activité pastorale et un intense travail intellectuel. Il y écrivit son premier livre: *L'Esprit du Protestantisme en Suisse* (Paris, 1925), qui jette les bases du grand œuvre ecclésiologique de Journet, même si cette première œuvre a un ton polémique (et de défense du catholicisme) tant le jeune théologien sent le surnaturel menacé par les nouvelles idées à la mode chez certains pasteurs genevois qui banalisent, au nom de la science, le Christ et les mystères de la foi. Si l'expérience genevoise de Journet l'a sans doute acquis à travailler d'une façon décisive à l'œcuménisme, c'est encore à Genève qu'il fonde en 1926 *Nova et Vetera*, revue qui compte dès le début des collaborateurs de grand renom tels que Jacques Maritain. Certaines des positions de l'abbé Journet dans sa revue lui vaudront quelques tribulations, surtout pendant la guerre, lorsqu'il se dresse contre le manque de courage des chrétiens *(Evêques et fidèles)* face aux mensonges et aux atteintes à la justice et aux droits de l'homme. Un mandat d'arrêt n'a-t-il pas été lancé contre le directeur de *Nova et Vetera* par les autorités fédérales en 1942? Au-delà de son militantisme, l'abbé Journet, créé cardinal par Paul VI en 1965 demeura jusqu'à sa mort, en 1975, un des grands maîtres spirituels qui, au-delà des fidèles genevois qui ont eu le privilège de goûter à sa haute spiritualité, a exercé et exerce encore une influence sur la théologie et la morale chrétiennes universelles.

Changeons de sujet en signalant les documents intéressant l'histoire genevoise publiés dans le volume 5 de la collection des *Documents diplomatiques suisses*, 1904-1914, préparé par une équipe de chercheurs de l'Université de Bâle sous la direction de Herbert Lüthy et Georg Kreis (Berne, Benteli, 1983, XCII + 952 p.). Un certain nombre de documents mettent en relief la place de Genève dans la stratégie ferroviaire européenne au début du siècle, marquée par le triomphe des deux lignes du Gothard et du Simplon au détriment d'un tunnel du Mont-Blanc qui aurait situé Genève au centre d'un important réseau de communications. On trouve aussi, dans ce volume, des documents de 1913 relatifs à la question de la neutralité de la Savoie en cas de guerre et des documents de 1905 à 1911 concernant le régime

des zones franches autour de Genève auquel de nouveaux projets douaniers français risquent de porter atteinte. La question centrale est de savoir si des droits consentis à Genève doivent être sacrifiés au profit des intérêts généraux franco-suisses. Quelques documents sur des incidents franco-genevois, par exemple l'affaire Dide, permettent de saisir l'importance de la colonie française de Genève avant 1914. Un député français n'avait-il pas osé déclarer en 1907, en public et à Genève «que les intérêts de Genève étaient en France, que les Genevois devaient regarder du côté de la France et non pas du côté de Berne!» (p. 457). L'osmose entre Genevois et Français par un double mouvement de Savoyards plus ou moins naturalisés et de Genevois assidus des sociétés françaises de Genève ou des zones ne laisse pas d'inquiéter les autorités fédérales.

Pour une étude de la colonie française de Genève, nous renvoyons au fonds d'archives d'un porte-parole et animateur actif de cette colonie qu'a été Fernand Fournier-Marcigny. Jacqueline Bochatay a dressé l'**Inventaire du fonds F. Fournier-Marcigny**, déposé à la mairie d'Onex, 1983, XVIII + 23 fol. Ce fonds est constitué en grande partie d'échanges de correspondance et de coupures de presse; le point fort de ce fonds, ce sont les pièces témoignant de la gestion du «Journal français» (1906-1960) de Genève auquel Fernand Fournier-Marcigny (1896-1975) a consacré plus de quarante ans de sa vie. Il s'agit là d'une source précieuse pour quiconque s'intéresse à la vie de l'importante colonie française de Genève en ce XX^{e} siècle et notamment durant les deux conflits mondiaux. Le dévouement de celui qui fut le directeur du *Journal français* de 1928 à 1940 en faveur des internés ou évadés de guerre français en Suisse constitue un moment important de sa vie que les documents qu'il a laissés permettent de refléter.

A propos d'un aspect particulier du rôle international dévolu à Genève du fait de l'installation du siège de la Société des Nations, le soussigné a consacré une étude sous le titre: **La Suisse et Radio-Nations** dans *La Société des Nations: rétrospective*, Berlin, Walter de Gruyter, 1983, pp. 196-220; il s'agit de la mise en œuvre d'une station radiotélégraphique, instrument de communication de la nouvelle organisation internationale. Les obligations incombant à la Suisse dans le domaine des moyens de communications à assurer à la Société des Nations dépassaient de loin les capacités du pays en la matière; aussi les autorités suisses concernées ont-elles tout mis en action pour relever le défi technique qui leur était lancé. Toute étude des origines de Radio-Suisse montrerait le rôle d'incitation qu'a joué la mission d'offrir à la Société des Nations les moyens de communiquer à partir de Genève à travers le monde. Les installations de Colovrex et de Prangins mises au service de Radio-Nations n'auraient pas vu le jour en 1929 si Radio-Suisse, appuyé par le Conseil fédéral, n'avait pas pu relever le défi que les grandes sociétés de communications étrangères étaient disposées à engager et ceci d'autant plus volontiers qu'à l'époque Genève représentait un forum international sans pareil. Si la Radio de la Société des Nations a cessé de fonctionner en pleine guerre, en février 1942, la station de Prangins a poursuivi et développé ses activités, notamment dans le domaine commercial; elle rendit en outre de

précieux services au CICR pendant les hostilités. Relevons qu'à travers cette nouvelle technique de communication mise au service de la Société des Nations et d'actions humanitaires, le nom de Genève a été répercuté à travers le monde, renforçant ainsi son image internationale.

Antoine FLEURY